



HAL
open science

Objets et discours dans le projet d'exposition virtuelle Issu.e.s de femmes. Comment montrer l'intégration ?

Claire Scopsi

► To cite this version:

Claire Scopsi. Objets et discours dans le projet d'exposition virtuelle Issu.e.s de femmes. Comment montrer l'intégration ?. Colloque international Migrobjets/Inalco. Objets et sujets de la migration dans l'espace médiatique : construction des discours et des représentations, May 2018, Paris, France. hal-02540387

HAL Id: hal-02540387

<https://hal.science/hal-02540387>

Submitted on 11 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Objets et discours dans le projet d'exposition virtuelle *Issu.e.s de femmes* : comment montrer l'intégration ?

Claire Scopsi Laboratoire Dicen-IDF Cnam Paris (EA 7339)

claire.scopsi@lecnam.net

Le projet « Issues de femmes », est une recherche action menée pendant l'année 2017 par le laboratoire *Dicen-IDF* du Cnam et l'association *Les Jardins Numériques*. Son objectif était de mettre en valeur le rôle des femmes dans l'intégration, en recueillant des témoignages de femmes immigrées, de leurs filles et petites filles et en les valorisant dans une exposition virtuelle 360° accessible sur le web, réalisée avec le logiciel Muséocube. Dans la première partie de ce texte, nous posons la question de l'invisibilité de l'immigré intégré, en revenant sur quelques définitions du concept d'intégration et en nous posant la question de la trace que laissent les immigrées dans l'espace publique. Nous abordons dans la deuxième partie le statut du témoignage enregistré ou filmé, dès lors qu'il est exposé comme un objet, selon des codes muséaux. La mise en exposition des témoignages oraux, permet de poser le principe d'une patrimonialisation de la parole des femmes immigrées. Enfin, nous nous interrogerons sur le rôle de l'objet en tant que témoin du passé. Parfois représentés sur les photos de familles, parfois seulement évoqués, car disparus depuis longtemps, ces objets sont des *témoins parfois volontaires, parfois malgré eux* (selon le terme de Bloch et Ricoeur) de l'immigration. Souvent peu spectaculaires, ou incompréhensibles sans la mise en contexte du récit de vie, ils sont, dans leur banalité même, le symbole du vécu familial et parviennent à raconter les épisodes de l'intégration, sans prétendre au statut d'icône d'une communauté ou d'une classe sociale.

Femmes immigrées-exposition virtuelle-patrimonialisation-objet-témoignages oraux

Objets et discours dans le projet d'exposition virtuelle *Issu.e.s de femmes* : comment montrer l'intégration ?

Les mots et les objets peuvent-ils nous aider à nous représenter l'intégration ? En d'autres termes, pouvons-nous rendre visible ce qui, par définition, ne se remarque pas : des personnes issues de l'immigration qui ont trouvé leur place dans la société française ? Cet article propose de revenir sur le projet *Issu.e.s de femmes*, une recherche action menée pendant l'année 2017 par le laboratoire Dicen-IDF du Cnam et l'association Les Jardins Numériques¹. L'objectif premier était de mettre en valeur le rôle des femmes dans l'intégration. La première difficulté de cette demande était de définir ce qu'est l'intégration, et ce que sont les critères d'une intégration accomplie. Nous avons proposé une démarche peu directive consistant à mener des entretiens avec six femmes immigrées de plusieurs origines (Italie, Espagne, Tunisie, Chine) et des femmes de leur « lignée » (filles ou petite filles) sous forme de récits de vie et de conversations intergénérationnelles, entrées sur leur histoire familiale. Nous avons questionné chaque primo-arrivante sur ses valeurs et leur transmission. Nous demandions aux témoins des générations suivantes, comment elles perçoivent cette transmission, et ce que représentent pour elles leur origine étrangère. Ce projet a abouti à une exposition virtuelle « à 360° » réalisée avec le logiciel *Muséocube*². Les témoignages enregistrés sont montés de façon délinéarisée pour illustrer 12 thèmes et sont exposés comme des objets de musée, accompagnés des photographies de famille choisies par les témoins. La métaphore muséale est renforcée par la structure de la plateforme *Muséocube*, organisée en salles successives. Elle offre des « murs » sur lesquels s'« accrochent » des objets multimédia : vidéos, sons, textes et images ou liens vers des sites externes. Notre intention est de proposer cette exposition comme un support conversationnel pour des animations dans le cadre de classes ou d'activités culturelles.

Le choix de l'exposition en ligne et le thème de l'intégration, ont suscité pendant les 18 mois du projet, plusieurs réflexions, nourries par les rencontres avec les 18 participantes. Nous étions confrontés à une double difficulté : exposer l'invisibilité de l'intégration et monter une exposition sans objets, puisque nous traitons des paroles.

Dans un premier temps, cet article posera la question de l'invisibilité. Nous reviendrons sur quelques définitions du concept d'intégration et nous montrerons par quels procédés nous avons tenté de rendre sensible cet état par essence difficile à mettre en mots et en images. Nous reviendrons ensuite sur le statut du témoignage enregistré ou filmé, dès lors qu'il est exposé comme un objet, selon des codes muséaux. En nous appuyant sur le processus de patrimonialisation décrit par Jean Davallon et le rôle qu'y joue l'exposition, nous nous demanderons si la mise en exposition des témoignages, peut contribuer à patrimonialiser la parole des immigrées. Enfin, nous nous interrogerons sur le rôle des objets-témoins qui sont omniprésents dans les récits ou dans les photos choisies par les témoins. Certains ont été volontairement emportés et conservés par les familles, d'autres ont disparu, et ressurgissent

¹ Le projet a été réalisé avec le partenariat de la Région Ile de France et de la Dilcrah (Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT) et a reçu le label Paris Europe 2017.

² *Muséocube*, développé par la société Aexpmil studio, est un logiciel gratuit d'exposition virtuelle et multimédia en 360°. L'exposition *Issu.e.s de femmes* est accessible à l'adresse : <https://www.museocube.org/femmes/>

dans les remémorations. Ils jouent le rôle de ce que Marc Bloch et Paul Ricoeur appelaient *des témoins malgré eux*.

1. L'intégration : comment exposer l'invisible ?

L'intégration est une notion convoquée dans des contextes culturels, sociaux, politiques, mais ce n'est pas une notion juridique. Alors même que son emploi devient central dans la problématique de l'accueil des étrangers³ ou de l'identité nationale⁴, la définition n'en est donc pas officiellement fixée (Vadot, 2016 ; Wieviorka, 2008). Juliette Grange (2005) rappelle que le sens premier est mathématique :

« En mathématiques, il s'agit de l'opération inverse de la différenciation qui va d'une grandeur finie aux infiniment petits qui la composent (d'une droite aux points qui la constituent pour fixer une image). Intégrer, c'est donc aller des infiniment petits à la grandeur finie (Grange, 2005,2).

Par analogie avec le sens mathématique, le terme s'est introduit en sociologie dans le courant du 19^{ème} siècle, notamment dans la vision organique des sociétés industrielles complexes de Durkheim (Rhein, 2002,#6). L'intégration exprime alors une solidarité et une complémentarité des individus par le travail social. (Durkheim, 1893). Selon cette optique, la responsabilité de l'intégration incombe à l'Etat qui doit en réguler le processus et assurer à chacun sa place dans le creuset national. C'est bien dans ce sens que s'établissent les référentiels de mesure de l'intégration, comme les catégories établies par le Conseil de l'Europe pour évaluer les politiques nationales d'intégration (COE, 1998). Mais un glissement s'opère, et le terme devient péjoratif lorsqu'il comporte un jugement de la part de la classe dominante sur la population immigrée. La solidarité sociale est devenue une injonction normative émise par une classe dominante et raciste qui ne reconnaît jamais les immigrés comme ses semblables et leur renvoie perpétuellement leur différence. « Le mot intégration s'est fané. Il a séché pour cause de trop d'inconsistance », estime Dominique Schnapper (2007, 17). Dans les banlieues-ghetto post-colonialistes qu'étudie Didier Lapeyronnie, la population est soumise « à des injonctions d'intégration au moment même où la société vous prive des moyens de la construire. » (Lapeyronnie, 2012, section18). Abdelmalek Sayad rappelait, que, dans son acception politique, l'intégration ne peut pas être un acte volontaire (pas plus que vouloir être naturel ou vouloir dormir) et qu'elle ne s'observe que comme conséquences secondaires d'actions entreprises à d'autres fins. « à courir derrière une intégration qui, à proprement parler, ne dépend pas objectivement de la volonté des agents, on risque de tout rater. » (Sayad, 1994, 13).

Pourtant, l'étymologie du terme dessine un second sens plus acceptable. En latin, *l'integratio* est le rétablissement, le renouvellement. Le verbe *integrare* signifie réparer⁵, remettre en état. L'intégration serait alors la fin du trajet et de la migration, le moment où la déchirure du départ est refermée. Intégré, on n'est plus un migrant, mais on reste un immigré. En accédant à toutes les opportunités de la société d'accueil, on ne peut plus être réduit aux postures spécifiques du nouvel arrivant. On n'est donc plus perceptible comme

³ « Français langue d'Intégration » désigne, par exemple, un label du ministère de l'intérieur, visant à qualifier l'enseignement du français adapté aux besoins des étrangers (article 1er du décret n°2011-1266 du 11 octobre 2011, modifié par le décret n°2015-870 du 16 juillet 2015).

⁴ « L'histoire de l'immigration fait partie de notre histoire nationale mais la réussite de l'intégration déterminera notre destin national. ». Discours du président François Hollande lors de l'inauguration du Musée de l'histoire de l'immigration, à Paris le 15 décembre 2014.

⁵ Entrées *Integratio* et *integratio* du dictionnaire Gaffiot, 1934

étranger car « ça » ne se voit plus. A l'inverse du migrant ou du réfugié, omniprésents dans les médias, l'immigré intégré ne peut être représenté par des figures stéréotypées : il ne campe pas devant les centres de réception, ne porte pas de valise, ne brandit pas avec émotion son récépissé de demande de séjour. Il n'y a pas d'icône de l'immigré intégré : il est devenu inaccessible au cliché. Ces interrogations nous ont confrontés à la question de l'invisibilité de nos sujets et à l'utilité de constituer des traces par le témoignage enregistré. L'invisibilité dont nous parlons ici n'est pas l'invisibilité sociale dénoncée par certains médias⁶, et qui résulte des efforts politiques pour soustraire les migrants au regard des citoyens, en les enfermant, en les dispersant ou en détruisant les camps. Ce n'est pas non plus l'invisibilité du demandeur d'asile dans la photographie documentaire : ces photos de visages tournés ou masqués, qui évitent le portrait, le regard frontal et, souvent, représentent l'individu par ses objets, peluches, chaussures, vêtements duvets, objets emportés, perdus ou abandonnés (Loupet-Galitzine, 2013). Ce n'est pas, enfin, le « visage invisible du demandeur d'asile » qui faute de stabilité et de repères, « n'est plus en mesure de croiser le regard d'un individu socialement et politiquement ancré dans son territoire » (Gramaccia, 2018).

Ce qui nous préoccupe est une autre invisibilité, celle des classes moyennes, des gens sans histoires et sans Histoire. Les témoignages de *Issu.e.s de femmes* ne cherchent pas à éclaircir un point d'histoire et, sans notre projet, les récits n'auraient pas quitté la sphère familiale. Or, rappelle Gino Gramaccia, c'est dans la sphère publique que la trace mémorielle est susceptible de devenir le support d'une analyse politique : « La trace est la première marque d'une question politique ou, pour être plus précis, de la contrainte impérative de débattre dans l'espace public d'une question critique » (Gramaccia, 2011,274). En l'absence de trace publique, l'intégration ne peut être appréhendée politiquement : c'est l'échec de l'intégration qui est débattue, sous la forme navrante des ghettos, des violences, des délinquances, des pauvretés que relaient les médias. L'enjeu d'enregistrer les témoignages de ces femmes est donc de constituer des traces exposables, sur lesquelles des comparaisons, des discussions et des débats puissent se livrer sur un mode moins anxiogène que ceux qui s'instaurent sur un constat d'échec ou d'urgence humanitaire.

L'éditorialisation des entretiens sous forme d'un parcours d'exposition nous éloigne donc des témoignages à vocation scientifique. La métaphore de l'exposition muséale renvoie à un autre régime symbolique de la trace : celui du patrimoine.

2. Le rôle de l'exposition.

Issu.es de femmes est une exposition dont l'expôt est inhabituel car elle ne contient pas d'objets et peu de documents visuels. L'élément central est le témoignage enregistré et monté. Or, habituellement, les témoignages audiovisuels ou transcrits, insérés dans les parcours d'expositions physiques, viennent contextualiser des archives ou des objets. On pense bien entendu à la galerie des dons du Musée National de l'Histoire de l'Immigration, dont les objets, sélectionnés et déposés par les familles immigrées, s'accompagnent d'un témoignage écrit. Dans les projets TEMUSE 14-45 et TEMICS⁷, les témoignages de collectionneurs-donateurs d'objet des deux guerres mondiales sont enregistrés en vidéo et

⁶ Par exemple « Migrants : le devoir d'invisibilité » < <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-le-915-darret-sur-images/20150609.RUE9399/migrants-le-devoir-d-invisibilite.html>>.

⁷ Témoignages et médiation interculturelle de collections du patrimoine sensible. Projet porté de 2013 à 2015 par l'Université de Lille3 - Laboratoire GERiICO, sous la responsabilité scientifique de Michèle Gellereau

déposés sur divers supports (tablettes ou bornes), placés à proximité des vitrines d'objets. Ils en expliquent la découverte ou l'usage. Les chercheurs constatent un intérêt particulier des visiteurs pour les objets ainsi enrichis par la médiation émotionnelle du témoin.

« Les objets d'exposition, à travers les témoignages à leur sujet, changent de statut. D'objet « inanimés » parmi d'autres, ils deviennent l'objet spécifique et unique présenté par le témoin à travers une histoire spécifique. » (Lamboux-Durand, 2016).

Une médiation similaire est opérée dans les installations *La Traversée*⁸ et *Survivance*⁹ de Mathieu Pernot. Elles associent des séries photographiques originales consacrées aux Tsiganes à des photos biométriques d'archive et des témoignages sonores de Roms enfermés dans des camps pendant la seconde guerre mondiale. Les portraits modernes sont ainsi inscrits dans l'histoire de la communauté.

Une exposition sans objets

Mais dans l'exposition *Issu.e.s de femmes*, l'objet EST la parole enregistrée. Des photos sont également présentes, mais la parole ne commente pas la photo. Nous voulions conférer à la parole des femmes immigrées, un statut particulier : celui d'un patrimoine lié à l'Histoire et à l'identité de la France. L'accrochage muséal du témoignage symbolise ce désir de représentation. En effet, Jean Davallon, dans son analyse du processus de patrimonialisation, livre un éclairage sur le rôle de l'exposition dans la consécration d'un objet en patrimoine public.

Une patrimonialisation « par le bas ».

Jean Davallon (2000 et 2006) rappelle que le patrimoine n'est pas exactement un héritage transmis par les générations précédentes. C'est au présent que nous l'éliions et que nous reconnaissons, dans certains objets, un caractère particulier par lequel s'élabore un lien avec le passé. « C'est nous qui décidons que tels outils, telles usines, tels paysages, tels discours ou telle mémoire vont avoir statut de patrimoine » (Davallon, 2006, 96). Perdu, dissimulé ou simplement oublié, tout objet s'apparente à un gisement (Eco, 1993). Redécouvert, il est authentifié par une institution, inscrit dans un système de conservation et enfin exposé au public (Davallon, 2006). L'objet est ancien et cela est visible dans les marques dont le temps l'a revêtu. Mais cela ne suffit pas à lui donner un caractère patrimonial, car il faut aussi qu'il soit porteur d'historicité, c'est à dire d'une forme d'universalité, d'un pouvoir de représenter la société qui l'a conçu et d'en être le témoin. L'oubli qui précède la trouvaille du gisement, s'apparente à l'invisibilité dans lesquelles se meuvent les générations intégrées. Pour certaines témoins parmi les plus jeunes, l'origine étrangère, sans être oubliée, est enfouie. En parler devant une caméra revient à exhumer des caractéristiques qui appartiennent à la sphère intime :

« Quand on m'a parlé de ce projet, je me suis demandée ce que j'allais pouvoir dire. Pour moi c'est même pas vraiment une question d'intégration (...) physiquement j'ai pas l'air vraiment asiatique, il y a peu de gens qui devinent que je suis métisse » (Gabrielle).

Diffuser leur parole en ligne, s'en servir comme base de débat, est une redécouverte qui plonge leur histoire dans une autre dimension. Celle-ci devient un récit de référence, auquel on peut s'identifier ou au contraire s'opposer ; les témoins deviennent un type universel et

⁸ Musée du Jeu de Paume, 2014

⁹ Hôtel des Arts de Toulon, dans la cadre du festival d'Arles, 2017

endossent, comme l'objet du musée, « une fonction de représentation » (Davallon, 2006, 124). Les témoins étaient pleinement conscientes de cette fonction et, parfois, la revendiquaient.

Il manque, bien sûr, deux conditions essentielles pour que les témoignages soient de véritables objets de patrimoine. L'authentification ne faisait pas partie des objectifs de ce projet car nous pensions que ces récits seraient utilisés comme supports de discussion en classe ou dans des activités socio-culturelles et non comme des sources historiques. Les vérifications des noms de lieux, des dates, des noms de personnes ont été effectuées avec les témoins et une chronologie a été reconstituée et validée par elles. Mais nous n'avons pas cherché à recouper les faits racontés ni à les valider par des documents d'archives¹⁰. Par ailleurs, aucune institution patrimoniale, musée, centre d'archive ou bibliothèque, n'étant associée au projet, le critère d'inscription dans une collection ou sur une liste patrimoniale n'est pas respecté. Ces témoignages demeurent des objets de mémoire.

Au sein de ces objets-témoignages, des objets-témoins se sont manifestés. La rencontre avec l'équipe du projet Migrojet¹¹ a levé une question que nous n'avions pas envisagée : l'existence d'objets immatériels, dans la parole même des témoins ou dans les photographies qu'elles ont sélectionnées. Cela nous a conduits à réfléchir au statut de ces objets.

3. L'objet témoin volontaire ou involontaire

Nous pensions que *Issu.e.s de femmes* était une exposition sans objet, puisque nous n'exposons que la parole des témoins. La réflexion du groupe Migrojet sur l'objet dans la migration, nous a montré que, cependant, des objets de plusieurs ordres surgissent. Nous en avons dressé deux typologies, l'une selon le mode d'existence des objets dans les témoignages, l'autre selon la façon dont ils sont investis d'un rôle de témoin.

Objets figurés, objets évoqués

L'importance des objets figurés nous aurait échappé, s'il n'y avait pas eu la collecte des photos et les commentaires que les témoins livraient en les sélectionnant¹². Ces objets, présents sur les photos, sont devenus des symboles pour les témoins. En voici des exemples :

La poupée alsacienne qu'Amparine, à cinq ans, sert dans ses bras sur une photo de classe à Alger, en 1945. Lors d'une fête de l'école, les petites filles devaient apporter leur poupon pour montrer qu'elles seraient de bonnes mères, et Amparine qui n'avait qu'une poupée habillée en alsacienne, détonne au milieu des autres petites filles. Cette photo lui rappelle toujours ce moment de gêne. Mais la poupée est aussi un indice du contexte national et familial : on vendait donc ces poupées patriotiques en Algérie au début des années 40, et une famille espagnole, réfugiée politique à Alger, l'avait choisie pour l'offrir à leur petite fille.

¹⁰ D'autres associations collectent des témoignages d'immigrés, avec le support d'historiens ou d'archivistes dans l'objectif de constituer des sources pour l'histoire : c'est le cas de l'association Génériques dans le projet « Histoire et mémoires de l'immigration : mobilisations et luttes pour l'égalité, 1968-1988 » mené en 2012 et 2015 et versé aux Archives Nationales (Zanoun et Hamonic, 2018)

¹¹ Au cours du colloque « Objets et sujets de la migration dans l'espace médiatique : construction des discours et des représentations » 22-23 mai 2018 à l'INALCO.

¹² Ces commentaires malheureusement n'ont pas été enregistrés.



Photographie de famille d'Amparine. Détail.

D'autres objets sont évoqués dans les témoignages sans jamais figurer sur des photos. Certains sont de véritables objets fantômes, dont nous avons ardemment espéré les photos, sans pouvoir les obtenir. Parfois ces photographies n'étaient pas conservées en France, ou bien l'objet n'avait jamais été photographié. Il en est ainsi de l'œillet du Garofino¹³. Pour Angéline, l'œillet symbolisait la personnalité fantasque et séductrice de son grand père dont sa grand-mère était très amoureuse. Elle nous parlait de cet œillet sur la photo de mariage et nous promettait la photo. Mais sur la photo de mariage, l'œillet est absent. Peut-être s'agit-il d'une reconstruction à partir des récits entendus dans son enfance. C'est finalement une propriété originale du témoignage oral, que de pouvoir faire vivre, des objets qui n'existent plus ou qui, peut-être, n'ont jamais existé.



Photographie de famille d'Angéline. Mariage de Luisa et Luigi. 1924

Objets rescapés et objets perdus

Une autre distinction s'impose entre les objets toujours détenus par les familles et ceux qui ne survivent plus que dans la mémoire ou sur les photos. Les premiers ont été emportés par

¹³ Garofino (œillet en italien) était le surnom du grand père d'Angelina, car il portait un œillet à la boutonnière, les jours de fête.

les familles dans leur migration en train, en avion ou par bateau, alors qu'elles ne pouvaient parfois emporter que peu de bagages. Ces objets ont été conservés pendant des dizaines d'années et transmis aux descendantes. C'est le cas de l'écharpe de soie rouge de Lai Kwan Han, une pièce de tissu signée par les invités de son mariage qui est plus qu'un simple livre d'or puisque la famille, qui a émigré en avion, a pris la peine de l'emporter. C'est aussi le cas des deux pochettes à photo d'identité conservées ensemble par Amparine. Le nom du magasin « studio Goya » est identique sur ces deux pochettes, mais les adresses diffèrent, l'une à Alger, l'autre à Paris. Elles attestent qu'au cours de ses deux exils, liés à la guerre d'Espagne, puis à l'indépendance algérienne, sa mère, Desemparados, a dû créer deux fois son activité.



Objets personnels d'Amparine

Ces objets, qui n'avaient pas d'utilité dans la migration, ont par deux fois été consciemment investis d'un rôle de représentation. Une première fois, il s'est agi de les glisser dans les bagages. « La sélection des objets constitue ainsi la première étape symbolique de mise en exil, l'entrée dans un statut nouveau : faire sa valise est se placer sur le seuil. » (Galitzine-Loumpet, 2013, 4). La seconde fois, on a pris la décision de les envelopper et de les ranger dans une boîte, au lieu de les jeter. « Les phases ultimes du destin des objets de l'exil se jouent dans le post-exil, étape de transformation opérée par les descendants des exilés, c'est à dire extérieure à sa condition réelle. » (Galitzine-Loumpet, 2013, 7).

Mais les objets perdus ? Laisés derrière soi, disparus ou jetés, qui survivent pourtant dans la mémoire et sur des photographies dont ils n'occupent pas la place centrale ? Ils s'imposent, têtus, dans les souvenirs, et viennent raconter des pans d'histoire familiale. Ces objets-là appartiennent à la classe de témoins que Bloch et, à sa suite, Ricoeur, nomment les *témoins malgré eux* « cibles de l'indiscrétion et de l'appétit de l'historien » (Ricoeur, 2003, 215). Ce sont les textes et non –textes produits sans intention de devenir des témoignages, les « indices que, sans préméditation, le passé laisse tomber le long de sa route. » (Bloch, 2006 [1949], 892) et que, des années plus tard, des historiens, et ici des témoins, instituent en document et cherchent à faire parler. Ce n'est pas le pantalon que porte Mahbouba, qui est photographié sur le portrait en pied que Dalila, sa fille, a choisi de nous confier. C'est la neige, qui, ce jour-là, faisait événement. Mais Dalila, a sélectionné ce portrait-là, parce qu'elle trouve que sa mère est belle en pantalon. Les deux filles de Mahbouba se sont confiées, dans leur témoignage, sur leur désarroi d'avoir grandi, écartelées entre l'image de la parfaite jeune fille tunisienne, dont rêvaient leurs parents, et leur propre désir

d'émancipation. Le pantalon suggère qu'il n'aurait pas fallu grand-chose pour que leur mère choisisse délibérément un mode de vie français.

Comme Bloch, Ricoeur accorde plus d'importance et de confiance aux témoins malgré eux, qu'il juge moins suspects de chercher à manipuler leurs destinataires : « c'est dans les témoins malgré eux que la recherche historique, au cours de ses progrès, a été amenée à mettre le plus sa confiance » (Bloch, 2006, 892). Les objets disparus, tardivement investis du rôle de témoins, sont-ils, comme le croient Bloch et Ricoeur, plus fiables et plus sincères ? Pour en juger, ce pourrait être un mode d'enquête à part entière que de traquer ces objets disparus dans les traces mémorielles - les photos, les films de famille ou les témoignages oraux-, et de les faire parler. Ils dresseraient probablement une histoire de l'immigration différente de celle que racontent les outils, ustensiles et vêtements traditionnels exposés dans les musées de l'immigration.

Bloch, M. (2006 [1949]). *Apologie Pour l'Histoire Ou Métier d'Historien*, Gallimard.

Conseil de l'Europe, (1998). *Les mesures et indicateurs d'intégration*, Council of Europe, https://www.coe.int/t/dg3/migration/archives/documentation/Series_Community_Relations/Measurement_indicators_integration_fr.pdf

Davallon, J. (2000) « Le patrimoine : “une filiation inversée” ? », *Espaces Temps*, 74.1, 6–16 <https://doi.org/10.3406/espap.2000.4083>.

Davallon, J. (2006). *Le Don Du Patrimoine: Une Approche Communicationnelle de La Patrimonialisation*, Lavoisier (Hermès science).

Durkheim, E. (2002 [1893]). *De la division du travail social*, Chicoutimi : J.-M. Tremblay, <https://doi.org/10.1522/cla.due.del1>.

Eco U. (1993). « Observations Sur La Notion de Gisement Culturel », *Traverses*, 5, pp8-21.

Galitzine-Loumpet, A. (2013). « Pour une typologie des objets de l'exil », Séminaire *L'expérience de l'exil - Programme Non-lieux de l'exil*, FMSH Collège d'Etudes Mondiales, Working Papers Series, n°46.

Gramaccia, G. (2018). « Le visage invisible du demandeur d'asile », colloque *La vie interfaciale*, Bordeaux, 6-7 juin 2018, <http://www.u-bordeaux-montaigne.fr/fr/actualites/recherche/la-vie-interfaciale.html>.

Gramaccia, G. (2011). « Les institutions de la médiation symbolique en quête de l'Homme-trace », Béatrice Galinon-Méléneq, *L'Homme trace. Perspectives anthropologiques des traces contemporaines*, CNRS Editions, pp274-305.

Grange, J. (2005). « Que veut dire intégration ? Histoire d'une notion », Ferry, Vincent, Piero-Dominique Galloro & Gérard Noiriel (éds). *20 ans de discours sur l'intégration*, L'Harmattan, pp41-47.

Hamonic, T. et Zanoun, L. (2018). « Pour des archives orales de l'immigration », *Bulletin de l'AFAS*, 44. <http://journals.openedition.org/afas/3169> ; DOI : [10.4000/afas.3169](https://doi.org/10.4000/afas.3169)

Lamboux-Durand, A. (2016). « Enregistrement et diffusion numérique de témoignages », in Claire Scopsi et Rémi Besson (dir.) « La médiation des mémoires en ligne », *Les Cahiers du numérique*, 12.3, pp 51–74.

Lapeyronnie, D. (2012). *Ghetto urbain*, Robert Laffont.

Rhein C. (2002). « Intégration sociale, intégration spatiale, Social integration, spatial integration », *L'Espace géographique*, tome 31.3, pp193–207 <https://doi.org/10.3917/eg.313.0193>.

Ricoeur, P. (2003). *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, <http://www.seuil.com/livre-9782020563321.htm>>.

Sayad, A. (1994). « Qu'est-ce que l'intégration ? », *Hommes & Migrations*, 1182, pp8–14 <https://doi.org/10.3406/homig.1994.2341>

Schnapper, D. (2007) *Qu'est-Ce Que l'intégration?*, Gallimard (Folio Actuel, 125).

Vadot, M.(2016). « De quoi Intégration est-il le nom ? L'importation d'une querelle de mots dans le champ de la formation linguistique des migrants », *Argumentation et Analyse du Discours*, 2016 ,<https://doi.org/10.4000/aad.2228>.

Wieviorka, M. (2008). « L'intégration : un concept en difficulté, SUMMARY », *Cahiers internationaux de sociologie*, pp 221–40 <https://doi.org/10.3917/cis.125.0221>.